

VIRTUEL, RÉEL ET VÉRITÉ

CHRISTIAN BOIX

Université de Bourgogne

Puisque de *virtuel* il est question dans ce colloque, je voudrais tenter le pari — à la fois risqué et paradoxal — d’actualiser quelques jalons définitoires de cette notion devenue d’usage familier dans notre langage quotidien.

Par exemple, si l’on n’entendait guère parler autrefois d’« images virtuelles » en dehors des cours d’optique, force est de constater qu’elles font maintenant partie de notre vie courante. Parallèlement s’est produit un glissement conceptuel : de la désignation d’un objet théorique (prolongement des rayons incidents dans un système optique), nous sommes passés à la désignation d’un artefact technologique (numérisation/code digital), le terme *virtuel* privilégiant alors le sème d’immatérialité.

La valeur courante du mot est de nos jours étroitement associée aux nouvelles technologies, à l’informatique, aux actuels outils de communication : le « web » concentre à lui seul une grande partie des usages de l’adjectif *virtuel*, lequel accompagne désormais nombre d’objets que nous ne connaissions auparavant que sous leur forme brute, « réelle ». Citons pour mémoire les « boutiques virtuelles », « banques virtuelles » et autres « bibliothèques virtuelles ». Prenez une entité réelle quelconque, ouvrez un site, peuplez-le de photos organisées en un parcours syntagmatique de découverte, et vous visitez virtuellement le château de Versailles (sans vous faire rappeler à l’ordre par le guide lorsque vous traînez en chemin !). En ce cas, la copie et le montage d’un certain nombre d’éléments représentatifs fonctionnels, projetés sur un canal spécifique — audiovisuel —, aboutit à une « réalité » virtualisée. Tout

se passe comme si nous fabriquions un en deçà du monde actualisé par ailleurs, hors écran : le virtuel est alors un ersatz de réel. Rien n'empêche non plus, sur la base de cette production « d'effet de réel », d'imaginer des mondes seulement possibles, dont rien ne dit qu'ils relèvent d'un existant vrai. Le «virtuel technologique», tel que nous venons de le définir, peut aussi bien faire-voir que faire-croire.

Cela dit, il est insuffisant de s'en tenir à la surface de cet usage courant du terme. Le *virtuel* ne se résume pas à la recette du Canada Dry : bien au contraire, il constitue l'une des catégories, l'un des mouvements fondamentaux du raisonnement et de la connaissance. C'est ce que j'essaierai de montrer en m'attachant en premier lieu à l'origine étymologique du terme et à son évolution sémantique. Cette première étape me conduira à envisager le moteur primordial de l'émergence de la catégorie du *virtuel* au XXe siècle : la révolution scientifique opérée par la Théorie de la Relativité et la Physique Quantique a profondément changé notre appréhension du réel et a ouvert une brèche au sein de nos antérieures conceptions de la « réalité ». D'où la croissance de l'importance du *virtuel* en tant que lieu de naissance de mondes parallèles qui ne s'actualisent que dans les modèles de raisonnement qui les font accéder à l'existence. La vérité n'est pas seulement à chercher dans la réalité immédiate de l'univers visible : comme dans *X-Files*, elle est ailleurs ! Enfin, il restera à évaluer (ici très brièvement, par manque de temps) l'impact de l'intégration de ces données sur certaines conceptions de l'écriture fictionnelle d'aujourd'hui.

I. RETOUR AUX SOURCES

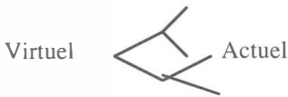
L'étymon *virtualis* appartient au latin scolastique et dérive du substantif *virtus*. L'origine relève donc du domaine de l'humain et renvoie aux qualités intrinsèques positives de l'être. Les vertus sont la condition abstraite et non-visible d'un faire humain concret observable qui les actualisera, dans le droit fil d'un mouvement qui va d'un présupposé à sa conséquence naturelle. Par généralisation, l'adjectif *virtualis* va condenser le sens sur ce rapport dialectique abstrait et chronologiquement orienté, des potentialités vers leur effectuation. Dans le langage scolastique, *virtualis* s'oppose à *formaliter* [virtuel/formel] ou *in actu* [virtuel/actuel].

Le virtuel, c'est donc ce qui est en attente d'incarnation formelle, une essence en attente d'existence, ou ce qui est dans l'être en puissance et

prédétermine, parmi l'infinité des possibles, un chemin d'actualisation précis. **Le virtuel dit à l'origine ce qu'est une chose, en essence ou en puissance, bien qu'elle ne soit pas actualisée ou réalisée.** Du point de vue de la structuration lexicale de la langue, on remarquera que *virtuel* et *actuel* se présupposent donc mutuellement, le virtuel relevant d'une antériorité logique par rapport à l'actuel. Le virtuel est ainsi un « avant » ouvrant des possibles, et l'actuel est saisi comme un « après-coup ».

On retrouve deux types de rapports possibles entre les deux pôles du *virtuel* et de l'*actuel*, lesquels correspondent aux deux nuances de sens relevées par les dictionnaires :

Ce qui n'est qu'en puissance, qui est à l'état de simple possibilité dans un être réel. [Exemple : un bloc de marbre qui peut être statue, table ou cuvette] Détermination faible, chemin ramifié entre virtuel et actuel, essence et existence :



2. *Qui a en soi toutes les conditions essentielles à sa réalisation.* [« Toute l'arithmétique, toute la géométrie sont innées, et sont en nous d'une manière virtuelle ». Leibniz] Détermination forte, chemin direct et univoque.

Virtuel -----> Actuel

C'est bien ce rapport de présupposition que la Linguistique mobilise quand elle utilise le couple *virtuellactuel* : ce dernier lui permet de caractériser le rapport du système au procès, de la *langue* (système virtuel abstrait) à la *parole* (actualisations concrètes effectives). On retrouve la même chose avec les rapports syntagmatiques *in praesentia* (existence actuelle) et les rapports paradigmatiques *in absentia* (existence virtuelle) : dans ce dernier cas, le virtuel renvoie à l'ensemble des éléments qui auraient pu apparaître en lieu et place de l'actuel.

Le virtuel est une abstraction conditionnante de l'actuel ; l'actuel est l'effectuation concrète des potentialités contenues dans les virtualités initiales du système.

Bref, à ce stade de conceptualisation du virtuel, nous avons une correspondance parfaite entre la réalité actualisée directement observable et les potentialités qui la prédéterminent.

Ce possible va-et-vient entre les deux pôles a fondé pour une très large part les stratégies de l'écriture de fiction. Les mondes des livres sont bien aussi des mondes virtuels, et ce parce qu'ils cultivent une dimension raisonnante par delà leur caractère imaginaire¹. En effet, lorsqu'on s'intéresse à leur dimension « éthique », on recherche bien ce qui, dans l'univers créé, renvoie à des qualités intrinsèques virtuelles qui pourraient ou devraient exister pour actualiser autre chose que l'existant. Quel grand texte ne joue pas sur la variation des qualités (des personnes, des choses, de l'univers) construites dans son univers fictionnel pour créer les conditions virtuelles d'un système apte à actualiser autre chose que ce que nous connaissons ? L'imaginaire, en tant qu'outil de création, travaille en fait, dans le système construit de l'œuvre, sur la catégorie première du virtuel pour ouvrir des possibles, des alternatives : ouvrir des potentialités virtuelles (fût-ce par l'imaginaire fictionnel), c'est convoquer implicitement l'après-coup d'une effectuation, d'une actualisation. Par le caractère culturellement admis du rapport virtuel/actuel, la fiction pointe vers un « après » logique qui relève du concret, vers un inévitable prolongement qui touche au réel et au vrai.

Le virtuel n'est pas le faux ou l'illusion. Sans doute en raison de son origine étymologique éminemment positive, puisée dans les vertus humaines, il n'a jamais signifié la dévaluation de l'actuel qu'il soutient, qu'il sous-tend. La catégorie du virtuel est conçue comme une approche de l'actuel et du réel, pas comme un simulacre fallacieux, ni même comme un simple possible qui ne présenterait qu'une version décolorée ou dévitalisée de l'actuel².

¹ Gilles-Gaston GRANGER préfère maintenir une opposition ferme entre le virtuel (qui serait le propre de la science) et l'imaginaire (qui serait un ensemble de projections *actuelles* de la réalité du sujet). Nous divergeons sur ce point avec son remarquable ouvrage : GRANGER (G-G.) : *Le probable, le possible et le virtuel*, Paris, Odile Jacob, 1995.

² Il est à remarquer que l'usage courant de la langue tend à confondre possible et virtuel, ignorant par là toute la différence qui existe entre possibilité et potentialité.

Mais cette vision de la solidarité et de l'homogénéité virtuel>actuel>réel, accessible par l'histoire du vocable et fondée sur une naturelle correspondance entre l'abstraction des systèmes et la réalité concrète, a subi les effets d'une forte tempête venue des « sciences dures » au début de notre siècle.

II. QUAND LE VIRTUEL RÉVOLUTIONNE LE RÉEL

Si, comme nous venons de le voir, le couple *virtuellactuel* a pu subsister longtemps dans son rapport de présupposition explicative de telle sorte que le virtuel renfermait en germe les éléments de l'observable actualisé dans le monde réel, les choses ne vont pas en rester là. La veine positiviste, qui prétendait tout expliquer par des lois mécaniques, qui cherchait à recenser et à mettre en équations les seuls faits observables dans l'unicité de notre monde, va se trouver dépassée par un renouvellement des perspectives.

En 1905, dans un bref article de cinq pages, Einstein jette les fondements de la théorie de la Relativité. La physique classique y subit l'assaut d'une autre physique qui prend en compte des vitesses, des temps, des espaces qui ne sont plus à l'échelle humaine. Cette ouverture du champ de réflexion sur l'univers dans son entier relativise l'espace et le temps, superpose des systèmes de référence qui ont leur temps et leur espace propre. Le temps unique de la Dynamique de Newton vole en éclats : d'autres mondes que le nôtre sont possibles. Mais comment en est-on arrivé là ? C'est que, précisément, la pure virtualité du calcul (objets dépourvus d'existence concrète) a révélé, dévoilé, littéralement ouvert d'autres mondes. La différence, c'est que le *virtuel* ne peut ici impliquer l'actualisation d'objets immédiatement observables : il faudra attendre presque vingt ans (1924) pour que Hubble établisse avec son télescope géant la «réalité» de ces univers différents du nôtre, situés hors de la Voie Lactée : l'univers est constitué de centaines de milliards de galaxies, lesquelles sont autant de mondes qui se fuient ! Le calcul virtuel prend ici une valeur renouvelée : à quel type d'actualisation renvoie ce virtuel ? Quelle conscience de réalité pouvons-nous avoir de ces mondes étrangers à notre expérience ?

Avec la théorie de la Relativité, nous entrons dans un nouveau monde : la Science n'est plus la description d'un réel immédiat. Elle devient un travail de construction, d'imagination d'une réalité inaccessible

au regard, en raison d'un radical changement d'échelle. Que ce soit avec la Relativité qui nous parle d'univers à des milliards d'années-lumière (littéralement in-imaginable) ou avec la Physique Quantique qui chasse des particules de l'ordre de l'Angström (dix milliardième de millimètre), nous abordons des réalités inconnues : nous ne pouvons qu'imaginer ces univers que jamais nous n'habiterons. Avons-nous encore affaire à des faits ? En tout cas, de tels faits ne peuvent accéder à l'existence que par la virtualité du calcul. Nous ne sommes plus dans le cadre de la présupposition réciproque dont nous parlions tout à l'heure : ce réel ne peut exister qu'en vertu du virtuel qui l'a fait naître. Il ne s'agit plus de réaliser un possible, comme antérieurement, mais de «possibiliser» le réel, d'inventer des mondes par le calcul et le raisonnement.

Le virtuel est devenu «indépendant», il nous présente un modèle des choses que nous ne pourrons jamais voir. L'atome lui-même, fondement de la matière, ne se laisse approcher que par le vide de matrices de probabilités (Heisenberg) : il est impossible de recréer notre univers visible dans celui, invisible, des atomes. Un exemple, issu de la Physique Quantique, illustrera de façon imagée ces renversantes réalités nouvelles actualisées par le calcul. Imaginons un pêcheur installé au bord d'une mare boueuse. Un poisson — invisible, donc — évolue dans la mare. Au bout d'un certain temps, le poisson mord à l'hameçon. Le pêcheur relève sa canne et voit le poisson au bout du fil. Il en déduit logiquement qu'avant de mordre, le poisson se déplaçait dans la mare, à la recherche de nourriture. Jamais il n'ira penser qu'avant de mordre le poisson n'était qu'une sorte de potentialité de poisson occupant toute la mare ! Eh bien, imaginons maintenant que la mare est une boîte où a été fait le vide absolu, à l'exception d'un électron solitaire (figuré par le poisson ; un proton aurait aussi bien fait l'affaire). Le dispositif de pêche (la canne, la ligne) est ici remplacé par une sonde introduite dans la boîte et pouvant interagir avec l'électron, produisant alors un signal visible par un observateur. Quand le signal apparaîtra, le pêcheur d'électron normalement constitué en conclura que l'électron a rencontré la sonde, et qu'auparavant il se déplaçait dans la boîte. Pure vue de l'esprit — lui rétorquera le physicien ! En fait, avant d'interagir, l'électron occupait toute la boîte, avec une probabilité plus ou moins grande d'être détecté en tel ou tel endroit. C'est comme si avant de mordre le poisson occupait toute la mare, avec des endroits où il était plus dilué et d'autres où il était plus concentré : le « poisson quantique » ne se concrétise que lorsqu'il est

pris³. Avouez qu'il y a de quoi surprendre la plus poétique des associations de pêche...

Comme on le voit, cette importance accrue de la catégorie du *virtuel* ne va pas sans modifier notre conception du *réel* : l'importance des artefacts que sont les modèles et les outils d'observation devient capitale dans le processus de découverte du réel. Mais c'est un nouveau réel que nous atteignons ; un réel plus large et par là plus vrai — parce que plus complet — que celui de nos observations sensibles ; un réel produit qui n'attendait qu'un renouvellement des outils du virtuel pour être actualisé. On retrouve donc au bout du parcours le rôle capital de l'imagination, sorte de retour du refoulé dans la pratique scientifique : le virtuel fait voir, dévoile, livre le réel. Néanmoins, cette révolution virtuelle (au sens propre du terme) est simultanément une leçon de pragmatique et de modestie : aucun système n'expliquant tout, nous n'atteindrons jamais de vérité globale (le réel est plus riche que nos modèles) ; les acquis et les vérités (en sciences comme ailleurs) ne progressant que par rectification, nos certitudes ne peuvent être que perpétuellement en sursis.

La remise en question des lois du positivisme, qui pensait vers la fin du XIX^{ème} siècle que l'on était proche du moment où tout entrerait dans les lois explicatives d'un système rationnel unique, s'accompagnera sur le plan de la création littéraire et artistique d'une réorientation issue de cet « air du temps » épistémologique. La curiosité renouvelée pour le fantastique, la plongée vers les racines des traditions magiques, le surréalisme, le non-figuratif, ne seront que des analogons de cette préoccupation pour ce qui ne s'actualise pas dans le visible quotidien et pourrait bien constituer des « tranches de réalité insoupçonnées » faisant tout de même partie de notre univers. Les « mondes possibles » (et étranges, au sens étymologique de ce qui est étranger) fleurissent comme autant de virtualités capables de nous faire accéder à des univers parallèles qui existent à côté de nous sans que nous en ayons eu conscience. Le tout est de trouver les voies de leur révélation, et l'art s'y emploie dès la fin du XIX^e et le début du XX^e, avec les outils et les visées qui sont les siennes.

³ Cet exemple est un emprunt libre au chapitre « Les poissons solubles », in ORTOLI (S.) et PHARABOD (J-P.) : *Le cantique des quantiques*, Paris, Livre de Poche, Ed. de la Découverte, 1991.

III. LA QUÊTE DE LA CRÉATION : DE L'ACTUEL AU VIRTUEL

La lecture de nombre d'œuvres contemporaines laisse entrevoir la marque durable de la révolution scientifique post-positiviste dans la littérature. C'est ce que j'ai déjà tenté de montrer à l'occasion d'antérieurs travaux réalisés dans le cadre du Centre de Recherche dijonnais⁴, notamment à propos de *Beatus ille* de Muñoz Molina et de *La escala de los mapas* de Belén Gopegui. Ce sont les conditions mêmes de représentation et de vérité qui se trouvent modifiées :

Parce que notre rapport à l'espace et au temps a changé, parce que notre mode d'appréhension de ces données de base passe aujourd'hui par les signes virtuels de l'ère de la communication, nous ne pouvons plus penser de la même manière — étant bien entendu que ce changement ne présuppose en rien un renoncement à la pensée et à la réflexion⁵.

Je rappellerai rapidement l'une de mes remarques de l'époque qui me servira ici de point de départ. Tout comme Muñoz Molina confronte Histoire et fiction dans *Beatus Ille*, Belén Gopegui semble vouloir confronter sur un autre terrain, dans *La escala de los mapas*, vérités « scientifiques » et vérités « fictionnelles ». Son œuvre prend les couleurs d'une nouvelle alchimie, œuvre au noir des temps modernes qu'elle synthétise en une saisissante métaphore :

Yo tenía un proyecto del que la psicóloga formaba parte y por eso fui a verla. Ella debía proporcionarme la base científica, piedra de toque o roca silícea de color negro contra la que yo frotaría el oro de mi imaginación⁶.

L'imagination est ce qui transforme notre appréhension du réel. Il faut donc la solliciter pour lui faire créer des équivalents des systèmes et modèles virtuels à partir desquels la science dévoile ses nouveaux

⁴ « La fin du XXe siècle : déni de l'Histoire ou changement de paradigme ? », in *Actes du colloque : Notre fin de siècle. Culture hispanique*, 17 et 18 novembre 1995, Dijon, Centre d'Études et de Recherches Hispaniques du XXème, Hispanística XX, 1996, (p. 27-46).

⁵ *Ibid.*, id.

⁶ GOPEGUI (B.) : *La escala de los mapas*, Barcelona, Anagrama, 1993, p. 15.

horizons. C'est pourquoi le roman de B. Gopegui va exploiter les ressorts du virtuel moderne, de l'animation qui produit du réel à partir du « presque rien » de l'idée (vrai faux-réel ou faux vrai-réel ?). La rencontre entre les deux protagonistes amoureux aura tout du contact cybernétique, les échanges d'identités entre personnages de la trame feront penser aux jeux de rôle devenus traditionnels sur la toile. La narration s'efforce donc d'améliorer (ou de rénover, à tout le moins) les moyens d'observer et de provoquer des phénomènes actuels. Mais ce progrès, ce changement de paradigme, proviennent surtout d'une reformulation, d'un enrichissement, d'une extension de l'aspect virtuel au réel. Bref, il s'agit de provoquer un renversement radical par rapport aux habitudes antérieures :

Nadie me puso ejercicios para aprender a trasladar lo imaginado a lo vivido. Escribir en el día lo que habíamos escrito en el cuaderno; nadie me hizo caso en clase cuando sugerí que hiciéramos redacciones al revés⁷.

Trouver les conditions virtuelles d'une actualisation, travailler à écrire des modèles qui ouvrent la porte sur de nouveaux mondes, tel est le projet littéraire sous-jacent de nombre d'auteurs de la nouvelle génération, Belén Gopegui étant indéniablement celle qui a la conscience la plus claire de cette stratégie.

Mais alors, dira-t-on, quelle est la différence, en littérature, entre l'imaginaire portant sur l'actuel et l'imaginaire orienté vers le virtuel ?

Sans doute est-elle à chercher du côté de la délimitation interne de la référence qui régit les systèmes scientifiques. Le domaine virtuel se définit en effet, en sciences, par ce que l'on appelle un *référentiel* : les espaces vectoriels, les structures de composition d'ensembles, etc. **Le virtuel se fonde sur un système canonique de concepts au sein duquel tous les objets virtuels peuvent être repérés.** Ainsi, comme le remarque Gilles-Gaston Granger :

Le point important est alors que le fait virtuel est complètement déterminé comme tel dans le référentiel, alors que le

⁷ *Ibid.*, p. 169. [Pour un développement plus complet sur cet aspect, on pourra se reporter à notre article : « Les nouveaux géomètres. Espaces virtuels et narration littéraire dans *La escala de los mapas* de Belén Gopegui », in *Création de l'espace et narration littéraire*, Cahiers de Narratologie n° 8, Nice, Université de Nice Sophia-Antipolis, CNA, 1997, (p. 65-79).

fait actuel dont il pourra être l'image est déterminé incomplètement⁸.

Convoquer les catégories du virtuel, c'est pouvoir créer (ou en tout cas rechercher) les conditions d'une complétude raisonnée qui reprend à l'envers la quête du roman réaliste/naturaliste : il ne s'agit plus d'expliquer les conditions d'avènement de *l'étant* (ce qui ne dévoile rien de nouveau), mais de fabriquer les conditions d'avènement d'un *ad-venire*. Nous voici dans une nouvelle ère expérimentale : créons pour améliorer nos outils d'observation, faisons varier à l'infini nos modèles d'appréhension (virtuels) du réel. N'hésitons pas à créer des référentiels sur mesure grâce à la fiction, où tout peut être déterminé avec complétude, comme dans le virtuel scientifique : la « vision », le réel insoupçonné ne peut sortir que de là, pas d'une simple reproduction analogique de l'observable courant.

POUR FINIR SANS CONCLURE

Pour terminer en boucle, revenons un instant sur le « virtuel technologique » (Canada Dry) par lequel nous avons commencé. Force est de constater que la création de ces modèles de réalité, qui ressemblent à des versions dépurées de réel, permettent justement de produire des faits virtuels complètement déterminés. La dépuración des « accidents » pour remonter vers l'abstraction délivrant la vérité n'est pas née d'hier. Si Saussure a pu un jour fonder une approche du langage considérée comme plus vraie que les autres, c'est parce qu'il a su remonter de l'accident individuel de la *parole*, de l'infinie variation jamais complète, à un système neutralisant ces mêmes variations analogiques pour atteindre l'invariant de la *langue*. Sous la phonétique est apparue alors la structure éclairante de la phonologie. Si la qualité du son a pu faire de spectaculaires progrès, c'est parce qu'on l'a numérisé, c'est-à-dire qu'on l'a réduit à des matrices de chiffres et débarrassé ce faisant de son imperfection analogique vibratoire (copiée du réel). Si l'image virtuelle offre des ressources interdites à la photographie (condamnée à l'analogie), c'est bien parce que le virtuel peut créer à volonté, produire des objets nouveaux, du jamais

⁸ GRANGER (G-G.) : *op. cit.*, p. 101.

vu : notre monde s'enrichit de nouveaux univers qui nous apporteront des éclairages nouveaux sur nous-mêmes.

Beaucoup s'inquiètent... Mais ces « choses » immatérielles, qui font se superposer le virtuel et le réel — entendus comme vérité et mensonge —, est-ce bien raisonnable ? N'entrons-nous pas dans l'ère de la confusion et du non-sens ? Comment les individus réels vont-ils se mouvoir au sein d'un monde devenu virtuel ? Ce serait oublier bien vite que le réel lui-même n'est jamais qu'une construction ; que par exemple le langage est le premier dépositaire de notre savoir et de notre réflexion, alors que ce même langage est une pure virtualité. Comme dans la physique des quantas, nous communiquons par des paquets de sons ou de signes dont nous n'avons jamais pu expliquer complètement le fonctionnement. Pire encore, le langage permet à loisir de mentir (fonction utile s'il en est...).

Pourtant, par habitude sans doute, cela ne nous gêne pas : c'est même grâce à cette pure virtualité mensongère que nous prétendons dire des choses sensées. Enfin..., virtuellement.

